

**Zeitschrift:** Suisse magazine = Swiss magazine  
**Herausgeber:** Suisse magazine  
**Band:** - (2008)  
**Heft:** 223-224

**Artikel:** Ces Suisses qui ont créé la France. Partie 17, Les Suisses accompagnent la chute de Napoléon  
**Autor:** Czouz-Tornare, Alain-Jacques  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-849596>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 30.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Les Suisses accompagnent la chute de Napoléon

L'épopée impériale s'est enlisée dans une harassante guérilla sans fin à Naples ou en Calabre, mais surtout en Espagne. Les Suisses suivent le mouvement des humeurs napoléoniennes jusqu'à la chute de l'aigle, mais contribuent à en faire durer le vol, comme nous le relate ici l'historien Alain-Jacques Czouz-Tornare dans cette chronique qu'il anime pour nous en partenariat avec les archives de la Ville de Fribourg/CH et le Musée franco-suisse de Rueil-Malmaison.

### Les Suisses vainqueurs à la Berezina ?

Quatre ans se passent et l'Empire que l'on croit à son apogée touche à sa fin. Au début de la campagne de Russie, les Suisses tiennent Polotzk, un bourg stratégique de 4 000 habitants au confluent de la Polotska et de la Dwina, au centre des opérations, à cheval sur les grandes routes de St. Pétersbourg et de Riga. Ici seront livrées pas moins de deux batailles (17 et 18 août et 17-18 octobre 1812). La victoire de l'été qui lui valut le bâton de maréchal, Gouvion Saint Cyr<sup>1</sup> la doit en partie à la fermeté des Suisses qui brisèrent l'élan de la contre-offensive russe et rallièrent peu à peu l'infanterie française en contre-attaquant à la baïonnette. La dernière attaque permit de couvrir provisoirement la retraite de la Grande Armée.



Gouvion-Saint-Cyr



La bataille de la Berezina

Puis vint le moment de la Bérézina qui, contrairement à ce que l'on croit, n'est pas une défaite, dans la mesure où l'empereur et ce qui restait de son armée ont évité l'encerclement. Selon Denis de Rougemont : « L'épopée du service étranger devait trouver son couronnement en même temps que son crépuscule dans une retraite mémorable : elle se termina sur les bords glacés de la Berezina en 1813 (sic), comme l'épopée de l'ancienne Suisse s'était terminée trois siècles auparavant sur la plaine de Marignan »<sup>2</sup>. À chaud, Charles d'Affry, colonel du 4<sup>e</sup> régiment, écrit à Reinhard le 2 janvier 1813 : « Pour me servir d'une comparaison historique qui puisse bien faire connaître à votre Excellence le mérite des services rendus par la Suisse dans la mémorable journée, je ne craindrai pas de lui assurer qu'ils sont supérieurs à ceux que rendit le régiment de Pfÿffer à la retraite de Meaux !!! »<sup>3</sup>.

Le passage se déroule sur quatre jours et débute le 26, vers 12 heures ; les derniers passages se font le 29. Le thermomètre descendit à -20 degrés dans la

nuit du 26 au 27 et à -30 la nuit suivante<sup>4</sup>. Le général Merle rendit un vibrant hommage aux Suisses, comme le rappelle avec fierté le Morgien E. Kÿpfer : « Les trouvant réunis à leurs bivouacs de la forêt, au soir de la chaude bataille, il contempla leur petit nombre avec émotion. Trois cents braves étaient là, dont une centaine de blessés, et c'était tout ! Le 4<sup>e</sup> régiment n'avait plus trente hommes valides, dont un seul de la compagnie des voltigeurs. 'Braves Suisses ! s'écria le général, tous tant que vous êtes vous méritez la croix d'honneur. Vous vous êtes trop distingués pour ne pas devenir l'objet d'un rapport spécial. Je soutiendrai de tout mon crédit vos droits aux récompenses conquises.' Quarante-deux décorations pour officiers et seize pour sous-officiers furent annoncées de la part de l'Empereur, sur le champ de bataille même. Mais par suite de circonstances malheureuses, le décret de Napoléon ne reçut pas une entière exécution »<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Voir à son sujet, l'article de Jacques Jourquin, « Gouvion Saint-Cyr, le maréchal des années noires », Napoléon 1<sup>er</sup>. Le magazine du Consulat et de l'Empire, n° 16, septembre-octobre 2002, p. 40-47.

<sup>2</sup> Denis de Rougemont, *La Confédération suisse*, p. 43.

<sup>3</sup> Archives de l'État, Fribourg, [AEF], Papiers d'Affry, 379.9. Rapport de Charles d'Affry au Landamann, adressé de Mariembourg le 2 janvier 1813.

<sup>4</sup> Alain Pigeard, *Dictionnaire de la Grande Armée*, Paris, Tallandier, 2002, p. 632-633.

<sup>5</sup> Emile Kuepfer, *Nos dernières pages d'histoire héroïque. Les Suisses à Polotzk et à la Berezina*, p. 62. Cf. H. de Schaller, *Souvenirs d'un officier fribourgeois*, Fribourg 1890, p. 60.



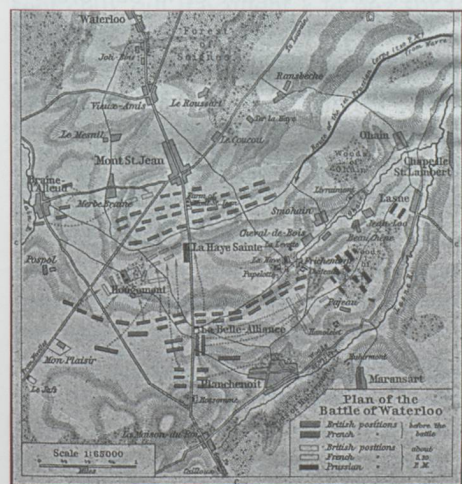
Il faut dire que c'est désormais le sauve-qui-peut général, la déroute à peu près complète pour l'armée en décomposition, privée de l'Empereur qui retourne à Paris le 5 décembre. La garde même finit par se débander. Les 27-29 novembre 1812, les soldats suisses défendent avec la fureur du désespoir le passage de la Berezina et évitent ainsi à l'empereur Napoléon 1<sup>er</sup> de subir le sort humiliant de son neveu Napoléon III à Sedan en 1870. De nos jours, les chœurs entonnent encore en Suisse le célèbre Chant de la Bérézina que le lieutenant au 1<sup>er</sup> régiment, David Legler, entonna le 26 novembre au petit matin et qui commence ainsi :

« Notre vie est un voyage  
 Dans l'hiver et dans la nuit.  
 Nous cherchons notre passage  
 Sous un ciel où rien ne luit ».

Ce texte a inspiré le titre d'un des plus grands romans français, écrit en 1932 par Louis-Ferdinand Céline : *Voyage au bout de la nuit*.

Ainsi, les Suisses ont permis à Napoléon de regagner son château des Tuileries pour les fêtes de Noël. Son régime est provisoirement sauvé. Les Suisses participèrent encore vaillamment à la campagne de 1813 mais rien ne put empêcher l'effondrement de l'Empire en 1814.

### Le bataillon Stoffel et Waterloo



Durant l'aventure des Cent-Jours, l'essentiel des Suisses restés fidèles à Napoléon servit dans un corps encore peu étudié, connu sous le nom de bataillon Stoffel. Les Thurgoviens Christoph-Anton-Jacob Stoffel, né le 19 juillet 1780 à Madrid, mort à Passy le 4 juillet 1842 et Augustin-Eugen né en 1781 près de Madrid, mort en 1854 à Versailles sont

méconnus<sup>6</sup>. Les deux frères servirent tous deux en Espagne avant d'entrer au service de l'empereur. Employé comme sous-chef à l'état-major général du maréchal Berthier, Christoph eut un cheval tué sous lui à la bataille de Bautzen et fut créé baron après la bataille de Leipzig. Quant à Augustin, il intégra l'armée impériale en février 1814 avec le grade de chef de bataillon<sup>7</sup>.



Selon un rapport de la Diète du 20 avril 1815, « à un très petit nombre d'exceptions près », les Suisses ne se sont pas laissés détourner de leur devoir<sup>8</sup>. Le 11 avril 1815, l'empereur décida la formation de cinq régiments étrangers<sup>9</sup>. Le procès-verbal de création du 2<sup>e</sup> régiment étranger dressé à Vitry-le-François laisse apparaître la présence de 60 officiers, d'un petit état-major de 23 personnes et de 464 hommes de troupes<sup>10</sup>. Le 28 avril 1815, Augustin Stoffel fut promu colonel du 2<sup>e</sup> régiment étranger suisse, organisé en mai à Vitry-le-François. Le 1<sup>er</sup> bataillon fut formé de six compagnies dont deux d'élite, et deux compagnies furent mises à la suite du second bataillon. Stoffel indiqua que son bataillon a fini par atteindre 600 hommes, soit une centaine par compagnie, avant son départ pour la Belgique. À relever qu'à la même date l'effectif de l'infanterie étrangère ne dépassait pas 4 000 hommes et qu'« en dehors du 1<sup>er</sup> bataillon du 2<sup>e</sup> régiment (suisse) qui avait rejoint le 3<sup>e</sup> corps à l'armée du Nord et de détachements des 4<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> régiments étrangers, employés en colonnes mobiles dans la Sarthe, les autres corps s'organisaient dans les dépôts »<sup>11</sup>. Comme l'explique E. Fieffé, « L'organisation des huit régiments étrangers d'infanterie n'ayant pas été terminée assez tôt, les Suisses seuls purent faire la campagne de Belgique »<sup>12</sup>. Dès le 8 mai, le « bataillon suisse » avait reçu l'ordre de se diriger sur Rocroy pour

être incorporé dans la 10<sup>e</sup> division (Habert) au 3<sup>e</sup> corps d'armée (Vandamme). Le 10 juin, le bataillon se retrouva à Chimay où il reçut le 13 l'aigle avec le drapeau tricolore de l'ex 1<sup>er</sup> régiment suisse. Tout un symbole ! Le corps de Vandamme contenant trois divisions se trouva le 14 à Rocroy, le 15 à Fleurus, avant de former le 16, le centre de l'armée<sup>13</sup>.

Selon Sauzay, les Suisses combattirent à Ligny et à Wavre<sup>14</sup>. Le 16 juin, les Suisses furent engagés avec le corps Vandamme à St-Amand. Le bataillon Stoffel s'illustra essentiellement le 18 juin, à l'affrontement de Wavre. Le bataillon Stoffel « se conduisit très bravement », écrit H. de Schaller<sup>15</sup>, en se distinguant au pont sur la Dyle. Comme le raconte O. Hollander, qui avait recueilli des renseignements auprès du fils d'Augustin Stoffel : « Le 18 juin, la division Habert, à laquelle appartenait le bataillon suisse du colonel Stoffel, fut chargée d'enlever la position de Wavre, solidement occupée par les Prussiens. Plusieurs tentatives demeurèrent inutiles ; enfin, le bataillon suisse, qui se trouvait à l'arrière-garde, entraîné par son colonel, se fraya un passage jusqu'au pont sur la Dyle qu'il réussit à franchir à deux reprises, mais en subissant des pertes sensibles. Pendant la seconde attaque, le porte-aigle tomba mortellement blessé ; mais l'aigle, aussitôt relevée, fut sauvée<sup>16</sup>. En dépit de la bravoure et de la ténacité déployées par les héroïques soldats du colonel Stoffel, ils finirent par être obligés de se retirer »<sup>17</sup>.

<sup>6</sup> Rien à leur sujet dans le *Dictionnaire historique et biographique de la Suisse*. Les deux frères sont confondus jusque dans les Abschied de 1818. Cf. *Repertorium*, II, p. 179.

<sup>7</sup> Willi Schaedler, *Les barons Stoffel*, 1979, vol. I, p. 5, 10, 12, 13, 15.

<sup>8</sup> AEF, Fonds d'Affry, 382/13.

<sup>9</sup> Lieutenant-colonel Carles, « Les derniers jours des régiments étrangers au service de Napoléon, 1813-1815 », in: *Revue Historique des Armées*, 1972, no 4, p. 63.

<sup>10</sup> Cf. Carles, art. cit., p. 67.

<sup>11</sup> Regnault, *La campagne de 1815*, L. Fournier, Paris MCMXXV, p. 62.

<sup>12</sup> Eugène Fieffé, *Histoire des troupes étrangères au service de France*, Paris, 1854, vol. 2, p. 368-369.

<sup>13</sup> Cf. H. de Schaller, *Histoire des troupes suisses*, p. 208.

<sup>14</sup> Sauzay, *Iconographie du costume militaire*, p. 285.

<sup>15</sup> H. de Schaller, *Histoire des troupes suisses*, p. 209.

<sup>16</sup> C'est le sergent Dubois qui sauva l'aigle.

<sup>17</sup> O. Hollander, *Nos drapeaux et Etendards de 1812 à 1815*.

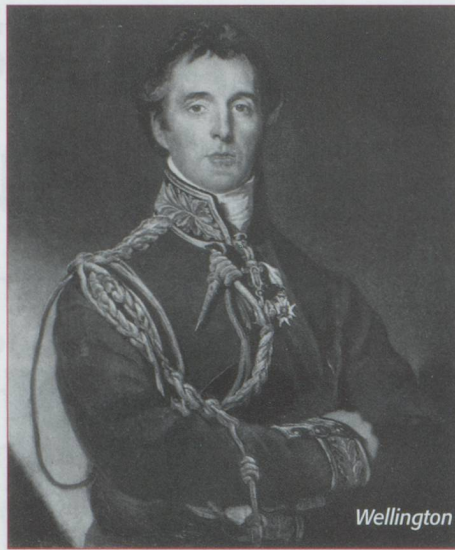


# Ces Suisses qui ont créé la France (XVII)

▷ H. de Schaller précise de son côté que la division Habert était parvenue « à s'emparer du faubourg, à enlever les barricades des deux ponts et à se loger dans les premières maisons de la ville ». Lorsqu'à 6 heures du soir la nouvelle de la défaite de Napoléon arriva, « les Prussiens firent aussitôt un retour offensif sur les ponts de Wavre, et le général Habert, blessé, dut abandonner les faubourgs »<sup>18</sup>. Comme le déclara le colonel Stoffel, « plusieurs centaines de mes braves camarades étaient couchés sur le champ de bataille, et toute l'armée française honorait le courage et la conduite des Suisses »<sup>19</sup>. C'est donc sur les ponts de Wavre et non directement à Waterloo, comme le croit E. Chapuisat que l'unité suisse a été anéantie<sup>20</sup> ou pour reprendre la formule de Regula Engel que le bataillon Stoffel « eut l'honneur de se faire massacrer »<sup>21</sup>.

## La vengeance d'un ancien garde suisse : Victor de Constant-Rebecque (1773-1850), artisan de la défaite finale de Napoléon

L'homme dont il va être question ici, Jean-Victor de Constant-Rebecque, est aux antipodes de son célèbre cousin Benjamin Constant. Ni homme des Lumières ni homme de lettres c'est un homme de guerre, antilibéral par nature et par fonction. Ses idées, qu'il avait particulièrement arrêtées, il les défendit à la pointe de l'épée et non d'une plume acérée. Sous-lieutenant aux Gardes-Suisses en 1792, Jean-Victor échappa de justesse au massacre de son régiment le 10 août au château des Tuileries. Jean-Victor est de ces officiers rescapés du service de France qui combattirent inlassablement la France révolutionnaire et les institutions qui en étaient issues. Le 24 mai 1811, il est créé docteur en droit *honoris causa* de l'Université d'Oxford, passe au service britannique en qualité de major et aide de camp du prince héritier d'Orange à l'armée de Wellington en Espagne le 24 mai 1811. En 1811, il participe en Espagne aux combats d'El Bodon, Castrejon, Celluda-del-Camino. En 1812, nous le retrouvons aux combats de Villa Muriel, Ciudad-Rodrigo. Lieutenant-colonel le 2 novembre 1812, il combat en 1813 à Badajoz, Salamanca, Madrid, Burgos, San Sebastian, Vittoria, et les Pyrénées. Il a le plaisir de voir s'effondrer



Wellington

L'Empire français sous les coups de boutoir des Anglais en Espagne. Il repasse au service néerlandais comme lieutenant-colonel commandant de la Légion d'Orange-Nassau le 4 novembre 1813, colonel et aide de camp du prince-souverain des Pays-Bas le 31 décembre 1813, colonel et quartier-maître général le 15 janvier 1814, il participe au blocus de Bergen-op-Zoom, est promu général-major et quartier-maître général le 30 novembre 1814<sup>22</sup>, il fut l'organisateur de l'armée du royaume des Pays-Bas en 1813-1814. C'est ainsi qu'à la fin 1813, la levée, l'organisation et le commandement de la légion d'Orange destinée à libérer les Pays-Bas « furent confiés provisoirement au lieutenant-colonel baron de Constant-Rebecque »<sup>23</sup>. En février 1814, il fut chargé de former un régiment de Wallons-Liégeois qui devait tenir garnison à Liège. Le 11 avril 1814, il fut nommé chef d'Etat-major général de l'armée

néerlandaise, alors qu'un corps d'armée mobile avait été formé pour prendre part aux opérations contre Anvers tenue par les Français. Il fut ensuite désigné à la fin juillet 1814 pour siéger dans les deux commissions chargées d'organiser les forces militaires hollandaises et belges. Comme le remarquent François de Bas et le comte T'Serclaes de Wommerson: « Le colonel de Constant-Rebecque exerça une influence prépondérante dans toutes les délibérations de la commission (de la Haye), dont il fut, en quelque sorte, l'âme »<sup>24</sup>. Le général-major de Constant-Rebecque assista le prince Frédéric lorsque celui-ci établit, le 9 avril 1815, le commandement en chef de toutes les troupes mobiles du royaume des Pays-Bas. Constant-Rebecque joua un rôle important dans la stratégie suivie lors des Cent-Jours par le prince d'Orange. Du quartier-général de Braine-le-Comte, en Belgique, le 6 mai 1815, « Le général-major, quartier-maître général », baron de Constant-Rebecque, fit part au lieutenant-général baron H. de Perponcher, commandant la 2<sup>e</sup> division d'infanterie, de la nécessité de conserver le point stratégique des Quatre-Bras « pour assurer la liaison avec l'armée prussienne et la défense de la route de Bruxelles, tandis que, au contraire, lord Wellington réservait toutes ses préoccupations pour le réseau routier entre l'Escaut et la Sambre »<sup>25</sup>. Comme ne manqua pas de le remarquer en 1939, Een van de Helden, Constant-Rebecque a joué un rôle très important lorsqu'il prit la responsabilité d'imposer au lieutenant-général de Perponcher, qui occupait Quatre-Bras, de défendre

suite en page 21 ▷

<sup>20</sup> E. Chapuisat, *Histoire militaire de la Suisse*, 9<sup>e</sup> cahier, Berne, 1921, p. 69.

<sup>21</sup> *L'amazone de Napoléon. Mémoires de Regula Engel*. Traduit et présenté par Jean-Jacques Fiechter, Paris, Olivier Orban, 1985, p. 104.

<sup>22</sup> Sur ses états de service voir ici F. de Bas et J. de T'Serclaes de Wommerson, *ouvr. cit.*, III, p.18-19.

<sup>23</sup> François de BAS et le comte J. de T'Serclaes de Wommerson, *La campagne de 1815 aux Pays-Bas, d'après les rapports officiels néerlandais*, Bruxelles, 1908, vol. I, p. 100, 109, 110, 111.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 153, 225.

<sup>25</sup> De Bas et T'Serclaes de Wommerson *ouvr. cit.*, p. 316-317.

<sup>26</sup> Een van de HELDEN: « Jean-Victor baron de Constant-Rebecque. De Eerte chef van den generaken Staf », De Telegraaf, Zaterdag 11 Maart 1939. Cf. BCU, Lausanne, Fonds Constant II, CO II, IS Divers 39.

<sup>27</sup> De Bas et T'Serclaes de Wommerson *ouvr. cit.*, p. 361-364. Voir le journal de Constant. Registre des pièces expédiées (Register der afgezonden stukken).

<sup>28</sup> Paul de Vallière, *ouvr. cit.*, p. 712-713.

<sup>29</sup> De Bas et T'Serclaes de Wommerson *ouvr. cit.*, p. 425.

<sup>30</sup> Cf. Jacques LOGIE: *Waterloo 1815. L'Europe face à Napoléon*, 1990, p. 45. de Bas et T'Serclaes de Wommerson *ouvr. cit.*, chap. VII, p. 479-548.

<sup>31</sup> De Bas et T'Serclaes de Wommerson *ouvr. cit.*, p. 440-441.

<sup>32</sup> De Bas et T'Serclaes de Wommerson *ouvr. cit.*, Bruxelles, 1908, tome III, p. 467.

<sup>33</sup> «Le témoignage de J.V. de Constant Rebecque sur la campagne de 1815 en Belgique». In [Société d'études historiques et folkloriques de Waterloo, Braine-l'Alleud et environs]. [1970?]. p. 15-47.

<sup>34</sup> Henry HOUSSAYE, 1815, *Waterloo*, Paris, 1898, p. 150.



# Ces Suisses qui ont créé la France (XVII)

▷ suite de la page 12

jusqu'au bout cette position alors que l'évacuation de ce lieu, menacé par l'avance française, avait été préalablement ordonnée. Ce non-respect des ordres a ainsi permis, selon cet auteur, la victoire des coalisés à Waterloo<sup>26</sup>. La seule chance pour Napoléon de s'en sortir provisoirement était d'empêcher toute réunion des troupes anglaises et prussiennes afin de les combattre à tour de rôle. Constant-Rebecque va s'employer à réduire ce plan à néant. De Bas et T'Serclaes de Wommerson citent toute une série d'ordres qui montrent que Constant-Rebecque a tout entrepris pour prévenir une attaque surprise de Napoléon et combien cette vigilance et prévoyance « furent récompensées par le brillant succès des alliés aux Quatre-Bras »<sup>27</sup>, qu'il avait fait promptement occuper, aussitôt qu'il avait appris le 15 juin la marche des Français sur Charleroi. « Il rapprocha ainsi l'armée anglo-néerlandaise des Prussiens et couvrit la route de Bruxelles. La suite des événements justifia entièrement cet ordre et fut une des causes directes de la victoire de Waterloo », pense pouvoir écrire Paul de Vallière<sup>28</sup>. Ainsi, est-ce « grâce à l'initiative des généraux de Constant et Chassé (que) la 3<sup>e</sup> division anglaise (Alten) s'était concentrée déjà dans la soirée du 15 à Soignies »<sup>29</sup>. Le 16 juin, « vers 10 heures du soir, Constant-Rebecque avait pris l'initiative de concentrer aux Quatre-Bras, la 2<sup>e</sup> division néerlandaise du général de Perponcher, c'est-à-dire la brigade nassaurienne de Saxe-Weimar, appelant Chassé à Nivelles avec en appui la division de cavalerie du général de Collaert à Arquennes »<sup>30</sup>. De Bas et T'Serclaes de Wommerson brosent un portrait élogieux de ce lieutenant-général et chef de l'Etat-major général de l'armée hollandaise en 1815: « La décision de défendre à outrance les Quatre-Bras honore autant le général de Constant que le général de Perponcher. Le tact montré dans ces difficiles et délicates circonstances par le quartier-maître général, qui, malgré sa haute et influente position, ne voulut pas se couvrir de l'autorité du prince d'Orange pour donner des ordres formels au commandant de la 2<sup>e</sup> division, son aîné en grade et en ancienneté, mais se borna à lui donner des conseils; la confiance avec laquelle le général de Perponcher accepta les

sages avis du général de Constant, témoignent des excellentes relations qui existaient dans l'armée des Pays-Bas entre les titulaires des hauts commandements et la direction supérieure. On ne peut non plus s'empêcher d'admirer le soin avec lequel l'état-major général néerlandais, sous l'impulsion de son illustre chef, s'acquittait de tous ses devoirs (...) L'initiative intelligente des généraux de Constant et de Perponcher, la mâle résolution de ce dernier, qui ne craignit pas d'engager toute sa responsabilité, sauvèrent le lendemain l'armée prussienne d'un désastre en empêchant le maréchal Ney de la prendre à revers, préparèrent la victoire de Waterloo et contribuèrent dans une large mesure à préserver l'Europe du joug de Napoléon »<sup>31</sup>. Dans son rapport au roi de Hollande, daté de Bruxelles, le 22 juin 1815, le Prince d'Orange souligna que « le quartier-maître

général-major de Constant-Rebecque s'est très bien acquitté de ses devoirs et m'a rendu de grands services »<sup>32</sup>. Si Napoléon, en lieu et place de Grouchy, vit surgir l'armée prussienne de Blücher au moment décisif, c'est en partie à ce Lausannois qu'il le doit !<sup>33</sup> L'auteur français Henry Houssaye ne manqua pas de s'exclamer dans son ouvrage sur Waterloo: « Ah ! Si Napoléon avait eu pour chef d'état-major un simple Fontaine-Rebecq (sic) » (Constant-Rebecque)<sup>34</sup>. Jean-Victor prenait enfin sa revanche, après la tragique et humiliante défaite du 10 août, où il n'avait dû sa survie qu'à une fuite éperdue. Quelque part, c'est le service militaire étranger traditionnel qui se vengeait de la Révolution, même si les soldats suisses ne participèrent pas directement à la bataille de Waterloo du côté allié.

**ALAIN-JACQUES CZOUZ-TORNARE**

## Baylen sous les feux de l'actualité

Ne parlez surtout pas de la bataille de Baylen aux membres du Souvenir napoléonien ! Le voyage organisé du 19 au 27 mai 2008, à l'occasion du bicentenaire de la campagne d'Espagne par la Société française d'histoire napoléonienne, conduira les admirateurs de l'empereur à Madrid et sur quelques lieux de batailles gagnées par l'empereur mais prendra un soin particulier d'éviter les lieux qui fâchent. Pourquoi se faire mal inutilement ? Et puis ils sont si nombreux les désastres subis en Espagne ! À commencer par Baylen : une Bérézina chaude et sans eau pour la Grande Armée humiliée pour la première fois de son histoire. Sur ce sujet vient de paraître l'ouvrage de Marguerite Desfayes-de Boccard et d'Andrés Oliva Marra-Lopez, *Le général suisse vainqueur de Napoléon*, LEP Editions Loisirs et Pédagogie SA 2007. Préface de Bénédikt de Tscharnier, ancien ambassadeur de Suisse.

Nous sommes ici fort loin d'une hagiographie, helvétocentrique de surcroît. L'auteur démontre que le rôle de Théodore de Reding a été volontairement sous-estimé par l'historiographie espagnole qui préféra attribuer cette énorme victoire au général Castanos, général en chef de l'armée d'Andalousie, pourtant absent du champ de bataille. Le brillant officier suisse avait une revanche à prendre sur la Révolution depuis la tragique disparition de son frère Rodolphe de Reding, blessé le 10 août 1792 aux Tuileries et achevé à l'Abbaye lors des massacres de septembre. Il dut pour cela attendre l'invasion de l'Espagne, « l'erreur historique de Napoléon » (p. 187), durant laquelle le général de Reding se retrouve à la tête de la résistance en Andalousie (chapitre X). Même si tous ses mérites ne sont pas reconnus, Théodore de Reding deviendra « chef de l'armée et de la principauté de Catalogne » où il affronta Gouvion-Saint-Cyr à plusieurs reprises (chapitre XIII). Théodore meurt après avoir perdu la bataille de Valls, emporté par le typhus, le 23 avril 1809, non sans avoir tenté *in extremis* de sauver les prisonniers de Baylen qui croupissaient sur les pontons de Cadix.

Avec ce livre, la part qui revient aux Suisses dans la résistance à la Grande Armée est clairement démontrée.

L'ouvrage peut être commandé sur Internet sur le site du Château de Penthes, le Musée des Suisses dans le monde, à l'adresse suivante : [boutique@penthes.ch](mailto:boutique@penthes.ch)

**ALAIN-JACQUES CZOUZ-TORNARE**